

Faits divers

Avec Norm

Étienne Bourdages

Numéro 112 (3), 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25328ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourdages, É. (2004). Compte rendu de [Faits divers : *Avec Norm*]. *Jeu*, (112), 24–28.

Faits divers

On le saisit dès les premières minutes du spectacle, *Avec Norm* est en parfaite continuité avec les trois précédentes pièces de Serge Boucher¹. Mises côte à côte, celles-ci forment en effet une sorte de cycle théâtral, une chronique intimiste des milieux populaires. Toutefois, si l'action de *Natures mortes*, *Motel Hélène* et *24 Poses* se situait en province, l'auteur choisit cette fois-ci de dépeindre un quartier pauvre de la métropole. Boucher nous fait entrer de plain-pied dans l'appartement que Normand, déficient intellectuel à l'aube de la trentaine, habite avec sa sœur Nancy, fille instable et à la merci d'un *chum* contrôlant. Lorsque celle-ci déménage, elle pourrait encourager son frère à prendre le logement que lui offre le CLSC, mais le laisse plutôt aux mains d'un colocataire peu recommandable. Dans cet environnement soutenu par le minimum d'aide gouvernementale, le spectateur bourgeois se sent un peu comme un touriste en expédition à l'écart de la société où améliorer son sort se résume souvent à déplacer le problème. Les efforts se heurtant à l'inertie des mentalités, la seule option envisageable n'est peut-être finalement que le *statu quo*. Du moins, c'est la conclusion à laquelle semble arriver François, un homme affilié au CLSC qui, malgré de bonnes intentions, ne parvient pas concrètement à favoriser le bien-être de Normand.

Deux mondes

Ce personnage de François, qu'on a rencontré dans *Motel Hélène*, revient jouer ici, comme une nouvelle variation de lui-même, son rôle d'observateur à la fois omniprésent et discret, voire taciturne². François jure toujours un peu avec l'entourage qu'il fréquente. D'abord, il lit beaucoup, il écrit aussi, il a de l'éducation et une certaine culture, ce qui n'est pas le cas des deux autres protagonistes de *Motel Hélène* par exemple. Dans *24 Poses*, malgré une présence beaucoup plus effacée, on apprend qu'il travaille maintenant comme enseignant et on constate surtout, à travers les cadeaux qu'il fait, que sa situation financière est plus enviable que celle des autres membres de sa famille.

L'opposition entre l'aisance dans laquelle vit François et la pauvreté des lieux qu'il visite est d'ailleurs marquée de manière très nette par les décors dans *Avec Norm*. De

Avec Norm

TEXTE DE SERGE BOUCHER. MISE EN SCÈNE : RENÉ RICHARD CYR, ASSISTÉ DE PIERRE PIROZZI ; SCÉNOGRAPHIE : RÉAL BENOÎT ; COSTUMES : MARIE-PIERRE FLEURY ; ÉCLAIRAGES : ÉTIENNE BOUCHER ; ENVIRONNEMENT SONORE : ALAIN DAUPHINAIS ; ACCESSOIRES : NORMAND BLAIS ; MAQUILLAGES ET COIFFURES : ANGELO BARSETTI. AVEC SANDRINE BISSON (NANCY), RENÉ RICHARD CYR (FRANÇOIS), LOUISON DANIS (TONY) ET BENOÎT MCGINNIS (NORMAND). PRODUCTION DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, PRÉSENTÉE DU 20 AVRIL AU 15 MAI 2004.

1. Voir les articles de Patricia Belzil sur *Natures mortes* (*Jeu* 69, 1993.4, p. 147-151), *Motel Hélène* (*Jeu* 84, 1997.2, p. 75-80) et *24 Poses* (*Jeu* 95, 2000.2, p. 14-16).

2. Dans *Natures mortes*, le personnage de Stéfane joue un peu le même rôle, celui de l'observateur extérieur, quoiqu'il ait un drame propre, ce qui n'est pas vraiment le cas de François, dont on connaît peu la vie privée.

chaque côté du plateau s'avancent deux petites scènes extrêmement dépouillées : côté cour, une table, une chaise, un ordinateur portable ; côté jardin, un fauteuil. Une modernité froide et solitaire émane de chez lui. Il n'y a rien de vieux. C'est surtout sombre. Ça semble inhabité... De fait, on n'y voit François que pendant deux courts laps de temps silencieux. L'ambiance est aux antipodes de celle qui règne dans l'appartement de Normand, où l'animation est constante : si ce n'est pas Nancy qui apparaît sans prévenir et en brassant beaucoup d'air, c'est Tony, la voisine sexagénaire, qui



Avec *Norm* de Serge Boucher, mis en scène par René Richard Cyr (Théâtre d'Aujourd'hui, 2004). Sur la photo : Benoit McGinnis (Normand), René Richard Cyr (François), Louison Danis (Tony) et Sandrine Bisson (Nancy). Photo : Yves Renaud.

colle au salon ou à la cuisine. La production est d'une acuité saisissante. Les accessoires et la scénographie nous dépaysent totalement. De même, les éclairages rendent parfaitement le temps qui file en milieu urbain : les heures du jour, les camions qui passent... La reconstitution hyperréaliste nous change ainsi des scènes symboliques où, par esthétisme, les concepteurs tendent davantage à suggérer qu'à montrer. Au contraire, ici, il y a surcharge de détails et une attention particulière a été accordée à leur précision, leur crédibilité. Le divan fatigué, le bacon qui frétille dans la poêle et dont on a l'impression de sentir les relents jusqu'au balcon, le désordre du comptoir, la porte accordéon de la salle de bain font que, d'un simple coup d'œil, on comprend qui sont les gens qui habitent ce lieu.

En fait, on pourrait presque conter leur histoire, que ce soit celle de François ou celle de Normand, avant même de la connaître – c'est l'évidence –, les stéréotypes étant à ce point ancrés dans nos mentalités. À un point tel que les pièces habitées par François paraissent de trop. La mise en scène (le texte ?) pêche peut-être alors par souci de réalisme, car, tout compte fait, il n'était pas nécessaire de donner à voir le décalage entre les deux mondes de cette façon : même si son jeu n'est pas toujours convaincant, René Richard Cyr nous fait voir d'emblée que son personnage est étranger et mal à l'aise. Si François fait dans le communautaire en parrainant un désœuvré, on comprend rapidement que sa B.A. se résume à amener Normand, et parfois Tony, manger au restaurant, à s'assurer qu'il enfile des bas propres et à essayer de le convaincre de déménager dans l'appartement supervisé par le CLSC. Il n'intervient pas foncièrement. François n'invite jamais Normand hors de son milieu et lui-même n'entre pas tout à fait dans celui de Normand. Car, en visite, il reste la plupart du temps debout et distant, il longe les murs. Ainsi, François tente de s'immiscer dans un univers parallèle au sien mais, malgré sa volonté de changement, il ne peut que constater son impuissance, son échec. La charge est trop grande pour un seul homme. La relation entre Normand et son parrain prend d'ailleurs fin par une démission peu honorable : ce dernier s'enfuit sans mot dire pendant que l'autre est aux toilettes. On se dit que pour François, le seul moyen de faire une différence, c'est de se mêler à la foule de marcheurs contre le sida dont il arbore à un moment le t-shirt jaune voyant.

Un cycle absurde

Cependant, avec le recul, le côté sériel de l'écriture de Boucher nous fait oublier le formidable travail du moraliste. D'une pièce à l'autre, les répliques paraissent interchangeable : les sujets de conversation surtout, ce qui meuble l'espace-temps, ce qui trompe l'ennui des personnages. Le spectateur retrouve la même impression d'incommunicabilité chez ces gens qui n'ont rien à se dire, qui parlent en ne se disant rien ou qui dialoguent sans écouter l'autre. Leurs conversations sont d'une banalité saisissante et ne s'intéressent généralement qu'aux faits divers. Les vedettes locales, le loto, les affres des voisins, le sexe, le passé en sont les thèmes redondants. En fait, les personnages de Boucher sont des faits divers en eux-mêmes : de manière générale, s'ils font les manchettes, c'est avec les chiens écrasés.



Benoît McGinnis (Normand)
dans *Avec Norm* de Serge
Boucher (Théâtre d'Aujourd'hui,
2004). Photo : Yves Renaud.

De même, d'une pièce à l'autre, l'exploration formelle se limite au diaporama. Chacune des scènes met en lumière un instant furtif de la vie des personnages : de quelconques insignifiants mais aussi des moments d'une grande tension dramatique. Et, souvent, la diapositive s'éteint à l'instant précis où la situation semble sur le point d'atteindre son acmé. Dans *Avec Norm*, le procédé est quasi systématique. Le découpage est très vif, les personnages se faisant inmanquablement couper la parole par l'éclairage, de telle manière que plusieurs scènes nous donnent l'impression de coïts interrompus. En effet, les lumières s'éteignent lors de moments d'intensité morale, c'est-à-dire à la minute où les circonstances pourraient nous faire sentir mal à l'aise, comme lorsque Tony essaie de convaincre Normand de lui faire un *striptease* – à la manière de ceux que faisait jadis sa sœur Nancy – en échange de quoi elle lui montrera ses « tits ». Celle-ci est bien étonnée d'apprendre qu'à près de 30 ans, Normand n'a jamais vu des seins en vrai. Plus tôt, c'était François – dont on soupçonne l'homosexualité bien qu'elle ne soit jamais révélée³ – qui interrogeait Normand au sujet des séances de masturbation que se font ce dernier et son ami surnommé Batman devant des films pornos. C'est ambigu. On ne sait plus trop si François cherche à assouvir ses propres fantasmes en s'appêtant à profiter de l'inconscience de Normand ou s'il poursuit ainsi, de manière tout à fait innocente, les visées de sa mission psychosociale.

Si cette forme nous laisse parfois sur notre faim, elle incite du moins le spectateur à interpréter, à réfléchir. Cependant, le danger lorsqu'on réduit l'intrigue au minimum – ce qui relie les diapos entre elles, ce sont les personnages et le temps qui avance chronologiquement –, c'est que vient un temps où on s'ennuie. Si j'ai été enthousiasmé et touché par le monde de Norm, très impressionné par la composition admirable de Benoît McGinnis et celle de Louison Danis, qui ne sombrent jamais dans la caricature, est tout de même venu un moment où je n'ai pu me retenir de regarder le programme afin de compter le nombre de scènes qu'il restait avant la fin. Vient en effet un temps où le procédé tourne à vide : les jours se suivent et se ressemblent ; ça n'avance pas, ça ne change pas.

Mais c'est peut-être justement le propos de l'auteur, car en écoutant les discussions tenues par Normand et les personnages des autres pièces, on ne peut qu'imaginer Sisyphe poussant son rocher pour l'éternité. Aussi, les trois premières pièces de Boucher se terminent par un suicide. Cet acte est non seulement une façon d'accuser l'entourage, la famille, la société qui n'ont rien vu de la détresse, il démontre aussi comment les personnages seraient jusqu'à un certain point conscients de l'inexorabilité de leur sort. Ils ont beau être démunis sur les plans social et culturel, leur ultime lucidité les rapproche, à mon avis, de ce que disait Camus à propos du suicide : « Mourir volontairement suppose qu'on a reconnu, même instinctivement, le caractère dérisoire de cette habitude, l'absence de toute raison profonde de vivre, le caractère insensé de cette agitation quotidienne et l'inutilité de la souffrance⁴. » Et, si la dernière pièce de Boucher ne se termine pas, elle, par un acte aussi draconien, la

3. On se rappelle que dans *Motel Hélène* et *24 Poses*, il est clairement dit ou sous-entendu que François est gay.

4. Albert Camus, *le Mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, [1942], 2002, p. 20.

défection de François représente un cul-de-sac comparable. On peut croire que, laissé à lui-même, Normand est perdu, surtout que, quand son parrain ne l'appelle plus pendant quelques semaines, c'est sur la ligne téléphonique de Jojo Savard qu'il cherche du réconfort. La scène est cocasse et, en même temps, d'une telle tristesse !

Serge Boucher ne revendique rien explicitement et ne semble pas se soucier d'exemplification : voici Normand et son monde, à nous seuls de les apprécier selon nos valeurs. Seulement, la fin d'*Avec Norm* nous pousse à juger l'attitude peu combative de François. Et c'est en fait nous, spectateurs, que vise cette condamnation.

Du sous-Tremblay ?

Même lorsque l'action se déroule dans des petites villes de province, à l'écart des grands centres économiques comme Montréal, il est toujours question d'un centre urbain dans la dramaturgie de Serge Boucher. Qu'elle soit nommée ou non, on imagine bien la rue principale avec ses quelques bars et ses petits commerces. Le centre social de la vie de ces gens, c'est le dépanneur et la « patate » qui n'est jamais loin. Normand et sa sœur ont quitté depuis longtemps leur bled natal – Saint-Hyacinthe –, mais ce qu'ils ont retrouvé dans leur quartier populaire de Montréal est en tous points semblables. De sorte que, même si l'échelle paraît relativement moindre, grosso modo le monde que décrit Serge Boucher s'apparente à celui de Michel Tremblay. D'autant plus que les deux auteurs font parler leurs personnages dans un français souvent jousalisé à l'extrême. La comparaison est vite faite.

Par contre, je n'irais pas jusqu'à dire, comme on a pu l'entendre dans le foyer du théâtre, que Boucher fait du « sous-Tremblay ». Au contraire, son populisme me paraît moins teinté de sentimentalisme. La généalogie mise en place par Tremblay, évoluant dans un univers clos et figé où se transmettent les tares ataviques, m'a toujours paru légèrement intouchable. Le « Monde de Tremblay » est un monde à part dont on ne peut apprécier toute la richesse qu'avec une connaissance de l'œuvre et non pas simplement grâce à notre expérience personnelle. À l'opposé et particulièrement dans *Avec Norm*, Boucher permet au spectateur d'approcher ses personnages par le biais de François (la pièce s'adresse effectivement aux François de ce monde : on ne verra jamais Normand, sa sœur ou sa voisine au Théâtre d'Aujourd'hui ailleurs que sur la scène). Par ailleurs, la manière avec laquelle Boucher confronte les milieux est plus percutante que, par exemple, la confrontation chargée de ressentiment qu'éternisent Claude et son père dans l'œuvre de Tremblay. François est l'intrus qui fait parler ; il ne s'implique pas vraiment. Sa présence sert plutôt à mettre en valeur les préoccupations des petites gens. Et, si celles-ci sont terre à terre, les émotions qu'elles provoquent ne sont pas insignifiantes pour autant. ■

**Serge Boucher
ne revendique rien
explicitement et
ne semble pas se
soucier d'exempli-
fication : voici
Normand et son
monde, à nous seuls
de les apprécier
selon nos valeurs.**